

L'ANNEAU



René Magritte, « La main heureuse », 1953

Martine : tu as encore faim ?

Denis : qu'est-ce que tu veux dire ?

Martine : qu'à notre menu il y a eu déjà de nombreux plats et que je passerais volontiers au dessert...

Denis : en guise de dessert je te proposerai une promenade digestive à la campagne : ça te convient ?

Martine : et, après le dessert, la cerise sur le gâteau...

Denis : d'accord ! Mais d'abord il faut écrire la fin...

Martine : évidemment ! La cerise, c'est seulement pour nous deux. Alors ce sera quoi le dernier plat ?

Denis : je te donne juste un indice et tu devras deviner....

« Tout se brise, tout se reconstruit ; éternellement se bâtit la même maison de l'existence. Tout se sépare, tout se salue de nouveau ; l'anneau de l'existence se reste éternellement fidèle à lui-même. »

(...)

Ô, comment ne serais-je pas ardent de l'éternité, ardent du nuptial anneau des anneaux, — l'anneau du devenir et du retour ? »

(Nietzsche, « Ainsi parlait Zarathoustra », livre III)

Martine : l'indice, c'est l'anneau et même l'anneau nuptial ; effectivement on ne pouvait pas mieux terminer cette histoire...

Denis : l'anneau, Nietzsche en parle ailleurs mais Heidegger aussi en parle dans « La chose » : on commence par lequel des deux ?

Martine : Nietzsche puisqu'il est ton préféré...

Denis : alors d'abord une longue citation Et tiens-toi bien : ce dont il va être question, c'est de l'anneau des anneaux.

« Et savez-vous ce qu'est pour moi « le monde » ? Faut-il que je vous le montre au miroir ? Ce monde est un monstre de force sans commencement et sans fin, une quantité de force d'airain qui ne devient ni plus grande ni plus petite, qui ne consomme pas, mais utilise seulement, immuable dans son ensemble, une maison sans dépenses ni pertes, mais aussi sans revenus et sans accroissement, entourée du « néant » comme d'une frontière. Ce monde n'est pas quelque chose de vague et qui se gaspille, rien qui soit d'une étendue infinie, mais, étant une force déterminée, il est inséré dans un espace déterminé et non point dans un espace qui serait vide quelque part. Force partout, il est jeu des forces et onde des forces, à la fois un et multiple, s'accumulant ici tandis qu'il se réduit là-bas, une mer de forces agitées dont il est la propre tempête, se transformant éternellement dans un éternel va et vient, avec d'énormes années de retour, avec un flot perpétuel de ses formes, du plus simple au plus compliqué, allant du plus calme, du plus rigide et du plus froid au plus ardent, au plus sauvage, au plus contradictoire, pour revenir ensuite de la multiplicité au plus simple, du jeu des contradictions aux joies de l'harmonie, s'affirmant lui-même, même dans cette uniformité qui demeure la même au cours

des années, se bénissant lui-même parce qu'il est ce qui doit éternellement revenir, étant un devenir qui ne connaît point de satiété, point de dégoût, point de fatigue — : ce monde, qui est le monde tel que je le conçois, ce monde dionysien de l'éternelle création de soi-même, de l'éternelle destruction de soi-même, ce monde mystérieux des voluptés doubles, mon «par-delà-le-bien-et-le-mal» sans but, si ce n'est un but qui réside dans le bonheur du cercle, sans volonté, si ce n'est pas un cercle qui possède la bonne volonté de suivre sa vieille voie, toujours autour de lui-même et rien qu'autour de lui-même : ce monde, tel que je le conçois, — qui donc a l'esprit assez lucide pour le contempler sans désirer être aveugle ? Qui est assez fort pour présenter son âme à ce miroir ? Son propre miroir au miroir de Dionysos ? Sa propre solution à l'énigme de Dionysos ? Et celui qui serait capable de cela ne faudrait-il pas qu'il fît davantage encore ? Se promettre lui-même à l'anneau des anneaux ? Avec le vœu du propre retour de soi-même ? Avec l'anneau de l'éternelle bénédiction de soi-même, de l'éternelle affirmation de soi-même ? Avec la volonté de vouloir toujours et encore une fois ? De vouloir en arrière, de vouloir toutes choses qui ont jamais été ? De vouloir en avant, de vouloir toutes choses qui seront jamais ? Savez-vous maintenant ce qu'est pour moi le monde ? Et ce que je veux lorsque je veux ce monde ? »

(Nietzsche, « La volonté de puissance », livre IV, n° 385)

Martine : tu n'avais pas menti, c'est une longue, très longue citation...

Denis : ce dont il est question dans ce texte, c'est de l'éternel retour ; dans le premier extrait, Zarathoustra nous dit aimer l'éternité, c'est ce qu'il appelle l'anneau nuptial, comme s'il voulait parler d'un lien d'une éternelle nécessité mais qu'est l'éternel retour sinon un pareil lien et c'est bien ce dont il s'agit dans le deuxième extrait : un démon te propose de revivre indéfiniment le même instant, celui du grand bonheur : c'est d'ailleurs ainsi qu'il le présente, quoique plus positivement dans l'extrait qui a servi d'introduction à « Fragments d'éternité » mais également dans « Le gai savoir ».

Martine : autrement dit que peut-on souhaiter d'autre que de revivre, arrivé au terme de notre vie par exemple, ce moment, unique, du bonheur le plus intense ? Mais quand Deleuze parle de l'éternel retour, il ne peut pas, selon lui, s'agir du même ?

Denis : tu as raison mais Deleuze, tout en se réclamant de Nietzsche, ne saurait accepter une telle idée puisque selon lui il n'y a que des différences et que d'ailleurs, pour cette raison, il ne saurait y avoir de contradiction : fin de la dialectique hégélienne !

Martine : un peu vite dit peut-être...

Denis : évidemment ! Tout d'abord Deleuze se trompe de cible quand il fait de Nietzsche un anti-hégélien ; pour ce qui est de l'éternel retour, c'est bien le même qui toujours revient. On voudrait certes revivre ces instants d'intense bonheur, songe à Lamartine, mais on ne le peut pas, le même dont il est ici question ne veut pas dire nécessairement l'identique : un identique qui se répéterait cesserait par là-même de l'être. Ce dont il est question, c'est la mêmeté d'une situation qui est celle des deux voies et du choix de la voie ascendante ou descendante : la seule façon de surmonter l'éternel retour de ce même, c'est de créer et de le faire toujours par-dessus soi, à la manière du surhumain. Ce qui est éternel dans la mêmeté finalement, c'est cette nécessaire création qui consiste à toujours se dépasser. Dans la vision du portique,

n'oublions pas qu'était présent l'esprit de lourdeur qui, pesant sur nos épaules, toujours nous entraîne en arrière ou nous retient prisonniers du passé : voilà ce contre quoi il faut lutter. Rien ne se revit à l'identique, désespoir des romantiques, et Deleuze avait raison en un certain sens mais il ne l'a manifestement pas compris.

Martine : l'éternel retour, c'est ce qui, dans la pensée de Nietzsche, est le plus débattu...

Denis : c'est vrai et même Heidegger nous en a proposé deux versions successives différentes, voire antagonistes : l'une positive et l'autre, prise trop à la lettre, très négative. Mais c'est une autre histoire qui nous éloigne de l'anneau....

Martine : on aura certainement l'occasion d'y revenir plus longuement un peu plus tard... Si on passait à l'anneau, version « Heidegger » ?

Denis : d'accord ! Mais n' imagine pas que c'est plus simple... J'ai rédigé un texte, sous forme de poème, pour en traduire le sens et la portée : veux-tu qu'on le lise ?

Martine : que tu le lises ! Moi j'ai de petites oreilles qui sont faites pour écouter et tu le sais très bien puisque souvent tu me le répètes...

Denis : alors je lis et toi tu écoutes avec tes jolies petites oreilles, ma chère Ariane...

L'ANNEAU

Quand l'anneau fait sa ronde, le tout est embrassé :

L'homme, la terre et les dieux sous le ciel étoilé

Dans l'Ouvert se rassemblent et se mettent à parler ;

Ce qu'ils se disent alors dans le monde est gravé

En un vivant propos qui le fait tournoyer :

Le monde est un manège de toutes choses reflétées.

Chacun devient miroir d'un Même approprié :
Du reflet des trois autres, s'y voyant capturé,
Il en devient figure, une singularité
D'une Même qui rien ne perd à se manifester
Sous le visage d'un autre qui, de le partager,
Bien plus qu'un ressemblant, en conjugue l'unité.

De deux jamais l'anneau ne signe le rassembler :
On lui voudrait d'ainsi leur union consacrer ;
Or il n'est pas de lien qui pourrait enchaîner
Ceux-là qui se distinguent dans pareille unité
Sans que leur soit commune cette foncière mêmeté :
Chacun d'un simple élan n'est que le visager.

C'est ainsi que l'anneau rien ne peut encercler,
Habitat circulaire de toutes choses enfermées,
Les rayons d'une roue qui, la faisant tourner,
Suspendus à la force de son moyeu centré,
N'en seraient que détails par la course entraînés :
Il n'est de bicyclette qu'un monde peut chevaucher.

Ce qui tournent en ce monde et le font exister
N'en sont que les figures que nous avons nommées,
Non pas à l'unisson pour une main renforcer
Mais ce qui les traverse et pour les animer
De chacun fait paraître ce qu'il doit adresser
Aux autres qui n'en diffèrent que dans leur singulier.

Car dans ce jeu du monde de tous n'est impliqué
Que ce qui, étant Même, fonde leur communauté ;
Dans le miroir des autres, chacun peut s'observer
Et qui se voit dans l'autre en est le reflété :
Ce n'est pas simple image mais une réalité
Qui de l'Etre, en l'ouvert, dénoue la vérité.

Ainsi l'anneau bouscule la ronde des prisonniers
Qui tournera toujours à distance d'un pavé ;
Si dans le jeu du monde il n'est rien de centré
C'est parce qu'en l'anneau toute chose nous est donnée ;
Le monde n'est pas doigt de son bijou cerclé
Mais bien ce qui l'entoure sans rien n'y enfermer.

Cette ronde n'est pas d'enfer, pas plus qu'elle n'est viciée :
C'est cela qui la fonde auquel on doit penser !
Or ce qui se reflète aux regards échangés,
Et qui se reconnaît, dans cet approprié
Car ce qui devient propre demeure ce partagé
Qui sur tous les visages dépose une même Clarté.

Ce qui de l'Etre en fonde la vérité,
Ce n'est pas une essence, l'avoir d'une qualité,
Pas même un devant-soi, une possibilité
De le faire advenir, s'échapper du retrait

Où la métaphysique toujours sut l'abriter ;
Cette inconnue du temps, tel qu'il s'est écoulé,
Et qui embrasse le monde, par toute chose figurée,
C'est l'Esprit qu'à tout être lui offre d'habiter.

Martine : c'est plus facile que le texte de Heidegger ou ça l'est moins ? Mais dis-moi : que vient faire cette bicyclette dans ce texte sur l'anneau ?

Denis : c'est une allusion à un texte que Deleuze a écrit sur l'influence de la pataphysique de Jarry sur la pensée de Heidegger ; il fait une analogie entre le cadre cruciforme de la bicyclette de Jarry et le Quadriparti chez Heidegger. Le Quadriparti est au cœur d'une conférence faite par Heidegger en 1950 et intitulée « La chose » : c'est dans ce texte qu'il est particulièrement question de l'anneau.

Martine : et surtout du Quadriparti que Hölderlin aurait inspiré à Heidegger : toute le livre de Jean-François Mattéi, « Heidegger et Hölderlin : le Quadriparti » repose sur cette influence...

Denis : je le sais ! Il est manifeste qu'il n'y a pas que Deleuze qui appréciait les croix mais on y reviendra un tout petit peu plus tard, si tu es d'accord...

Martine : j'ai l'impression que tu ne partages pas l'analyse de Mattéi : je me trompe ?

Denis : effectivement je ne la partage pas et je m'en expliquerai un peu plus tard mais essayons d'abord de comprendre Heidegger : on part de mon texte ?

Martine : si tu veux ! Mais alors tu allumes les lampes parce que je n'y vois pas très clair...

Denis : que la lumière soit ! Il y a la terre et, par-dessus il y a le ciel ; entre les deux il y a les dieux et les hommes que Heidegger appelle « les mortels » pour les différencier des dieux qui ne le sont pas. Ces quatre-là sont les figures du monde : ils forment le monde mais pas par addition, le monde n'est pas la somme des quatre. Le monde n'est pas davantage quelque chose d'extérieur qui viendrait s'ajouter à eux de sorte qu'ils seraient cinq. Les quatre forment ou sont le monde par interaction et plus précisément par réfection dans la mesure où chacune des quatre figure est le miroir des trois autres : ce jeu du monde est un jeu de miroirs, dit Heidegger.

Martine : et l'anneau ?

Denis : l'anneau c'est le monde qui « tourne » comme un cercle mais qui cependant n'encercle rien parce que les quatre sont justement au principe de ce monde qu'ils réalisent par réfection.

Martine : autrement dit le monde n'existe pas...

Denis : pas au sens d'un étant, d'un quelque chose de défini et statique dont on pourrait faire le tour : le monde est ce qui se constitue en permanence dans ce jeu de miroirs. Les quatre ne sont pas les constituants du monde, au sens d'une recette de cuisine mais ceux qui, en se reflétant, le constituent en permanence, un jeu de relations si tu préfères.

Martine : mais qu'est-ce qui se reflète et constitue ainsi le monde dans son propre mouvement ?

Denis : l'Être et plus précisément l'Être en sa vérité, l'Être qui, en sa vérité, est co-propré par les quatre figures : les hommes sont, les dieux sont, la terre est et le ciel est également. Ce qu'est chacun lui est propre : les hommes, par exemple, ne sont pas des dieux, la terre n'est pas le ciel, et ainsi de suite. Par contre, parce qu'ils sont, ils s'inscrivent tous les quatre, mais de manière propre, dans la vérité de l'Être et c'est cette vérité qui se reflète : quand les hommes s'adressent à ce que reflètent les dieux, ce qu'ils voient c'est eux-mêmes en tant qu'ils sont copropriétaires avec les dieux d'une même vérité de l'Être.

Martine : mais alors si chacun, regardant les trois autres, n'y aperçoit que cette même vérité de l'Être, je ne vois pas très bien comment le monde, en tant qu'anneau, peut, dans sa circularité, se reconstituer en permanence...

Denis : la vérité de l'Être n'est pas un donné une fois pour toute, de type scientifique par exemple : cette vérité de l'Être est elle-même mouvement, c'est une vérité qui se crée et se recrée en permanence à la faveur de ce jeu de miroir. La vérité de l'Être, en tant qu'elle se reflète en chacune des quatre figures, n'est pas statique mais toujours remise en question...

Martine : par quoi ou comment est-elle remise en question continuellement ?

Denis : considère, pour simplifier, le seul point de vue des hommes et des dieux : ce qu'ils reflètent réciproquement l'un envers l'autre, c'est bien la vérité de l'Être mais ils la reflètent toujours du point de vue qui est le leur. Il y a en l'homme une vérité de l'Être qui se donne à voir dans le reflet mais cette vérité de l'Être est celle dont lui-même est investi et cette vérité de l'Être, quoi qu'on en dise, est changeante. Certes l'homme se « détermine » à partir de cette vérité de l'Être mais l'homme est historique et donc la vérité de l'Être en l'homme l'est tout autant. Il y a une historicité de l'Être : c'est le marqueur essentiel du tournant et quand Heidegger réfute l'humanisme auquel prétend l'existentialisme de Sartre, c'est notamment en raison du refus sartrien de cette historicité.

Martine : je peux le concevoir de l'homme et même de la terre et du ciel, même si le terme « histoire » n'est pas, il me semble, le plus approprié dans ces deux cas mais s'agissant des dieux, c'est bien plus difficile à admettre...

Denis : parce que tu demeures prisonnière de la culture chrétienne dans laquelle tu as grandi et qui considère que Dieu est immuable. Note au passage que, dans le polythéisme des grecs anciens, les dieux étaient liés à l'histoire des hommes. Et quand on dit, chrétiennement, que Dieu s'est fait homme, cela devrait signifier, je pense, que Dieu s'est lié à notre histoire mais très vite on l'en a sorti pour l'isoler dans un arrière-monde auquel nous sommes d'ailleurs

promis quand l'histoire sera achevée. C'est tout le sens du messianisme eschatologique mais alors pourquoi le dieu chrétien s'est-il donné cette peine de s'incarner et d'entrer dans l'histoire humaine s'il envisageait lui-même de s'en retirer au plus vite ? Pour moi c'est un non-sens absolu...

Martine : tu as cette chance qu'aujourd'hui on ne brûle plus les hérétiques...

Denis : hérétique, je le suis très certainement au regard de ce que dit l'église mais s'agissant de Dieu, ils doivent l'être autant que moi, si ce n'est bien plus. Quoi qu'il en soit, je ne vois rien, absolument rien, qui nous interdise d'envisager que Dieu puisse avoir sa propre histoire, une histoire qui, surtout, croise la nôtre et celles du ciel et de la terre.

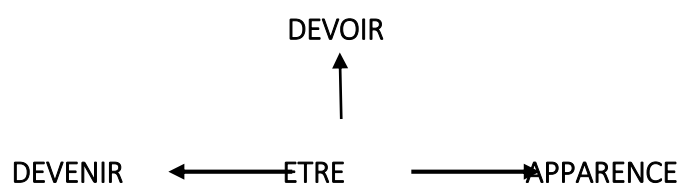
Martine : c'est déjà plus clair et donc on peut en venir au livre de Jean-François Mattéi...

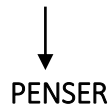
Denis : que tu as lu un peu trop vite, il me semble...

Martine : un long compte rendu-seulement et, puisque tu vas me poser la question, je n'ai pas encore lu « La chose » de Heidegger : ce qu'en disait Mattéi m'a paru suffisant...

Denis : alors venons-en à « La chose » puisque c'est ce texte qui fait débat. C'est effectivement dans ce texte que Heidegger développe son concept du Quadriparti mais ce qui me surprend dans l'ouvrage de Mattéi, c'est que dans ce texte Heidegger ne fait pas une seule fois référence à Hölderlin. C'est un premier élément ! Le suivant concerne la croix, qu'il s'agisse de l'Être, des quatre figures du Quadriparti ou encore de la nature : c'est un terme auquel Heidegger, et on se doute pourquoi, n'a pas l'habitude d'utiliser et on peut ajouter que rien n'est moins diagrammatique que la pensée de Heidegger, quel qu'en soit l'objet. Le dernier élément concerne la nature que Mattéi met également en croix et, à ce sujet, la référence concerne l'analyse qu'a faite Heidegger du poème de Hölderlin intitulé « Comme au jour de fête » et concerne plus particulièrement la troisième strophe de ce poème. Lisons, si tu veux bien un premier extrait illustré du livre de Mattéi...

« Nous pouvons négliger pour le présent propos l'analyse minutieuse que Heidegger consacre à chacune des quatre scissions dont il est précisé qu'elles pénètrent tout savoir, tout faire et tout dire » \ pour relever l'analogie de cette quadripartition avec celle que présentera le séminaire de 1939 sur Aristote. Elle se retrouvera intacte, en 1949, dans l'introduction tardive & Qu'est-ce que la métaphysique ?, où la métaphysique, une nouvelle fois, sera qualifiée de « dimorphe »2. Le rapprochement des deux partitions est d'autant plus aisé que Heidegger, pour la seconde fois de son œuvre, mais de façon plus claire que le premier schéma du cours sur Aristote, Métaphysique 1-3, dessine le diagramme de la figure des limitations de l'être et le dispose en croix : »

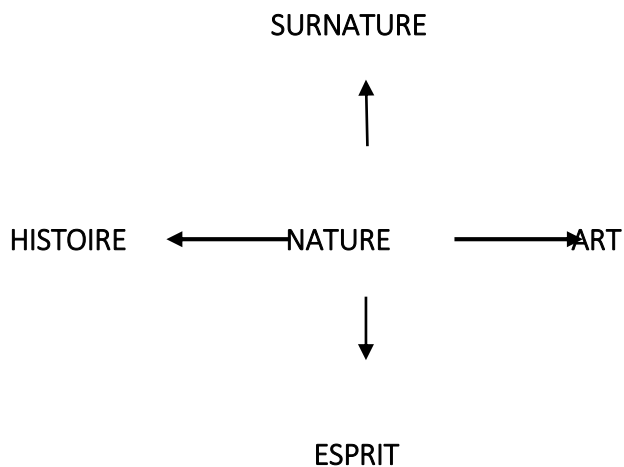




(Jean-François Mattéi, « Heidegger et Hölderlin : la Quadriparti », page 77)

Poursuivons avec Mattéi :

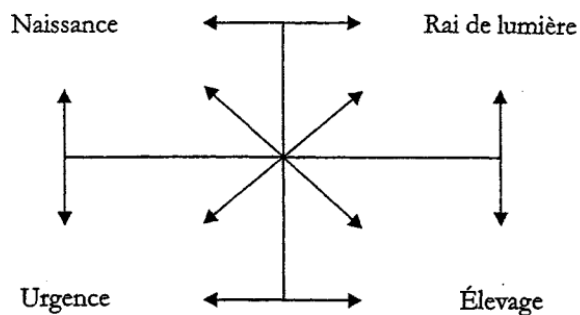
« Si nous nous reportons au séminaire sur Aristote, cinq ans plus tard, qui identifiera Nature et Être, nous constatons que les deux tétrades correspondent terme à terme : »



(Jean-François Mattéi, ibidem, page 77)

Poursuivons :

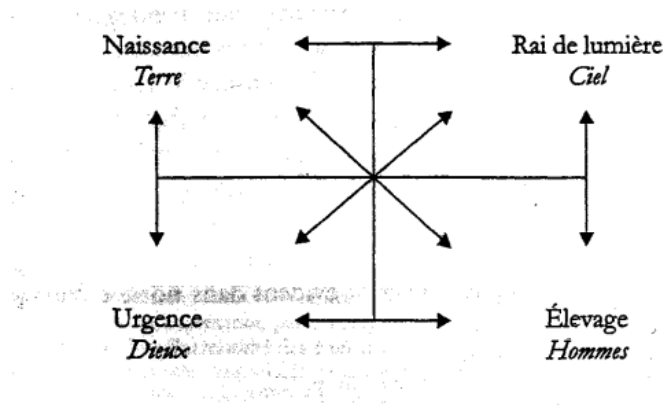
« Voici cet « Etre » (Seyn) qui commande la poésie de Hölderlin intitulée Le Rhin, et, au-delà de celle-ci, l'ensemble de la méditation heideggérienne sur le monde (Welt) : »



(Jean-François Mattéi, ibidem, page 170)

Et ensuite :

« Il laisse cependant entendre, comme l'établiront les textes ultérieurs sur le Geviert, quinze ans plus tard, que les quatre puissances du Rhin, enlacées du vers 49 au vers 52 de la quatrième strophe, sont les puissances cosmiques traditionnelles du monde grec, tendues entre ces deux poètes de l'énigme que sont Homère et Hésiode : »



(Jean-François Mattéi, ibidem, page 171)

LA quatrième strophe est la suivante :

« Enigme, ce qui naît d'un jaillissement pur ! Et par

Le chant lui-même à peine dévoilée. Oui,

Tel que tu naquis tu perdures.

Quoi que puissent la discipline

Et la Nécessité, la part majeure est dévolue

À la naissance

Et à cette flèche de lumière qui

Frappe le front du nouveau-né.

Mais un être qui sache

Demeurer dans sa liberté

Tout au long de sa vie, et soi-même

Exaucer les vœux de son propre cœur

Comme le Rhin, où donc le découvrir,

Et qui s'en vienne comme lui de hauteurs propices,

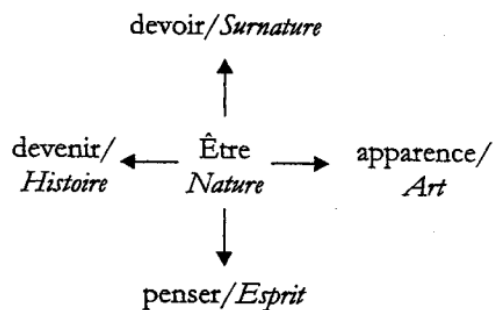
Ayant par la grâce d'une heureuse naissance

Jailli d'un sein sacré ! »

(Hölderlin, « Le Rhin », extrait)

Et ensuite avec Mattéi :

« On voit aussitôt que, en dépit de noms différents, c'est la même structure qui régit les limitations de l'Être et de la Nature, d'autant qu'Heidegger identifie explicitement, en leur centre, les deux sources des partitions quadruples : « Nature » devient ici le nom pour ce qui est au-dessus des dieux et « plus ancien que les âges », ces âges où, chaque fois, de l'étant devient étant. « Nature » devient le nom pour l'Être, car l'Être est antérieur à tout étant qui emprunte de lui ce qu'il est. »

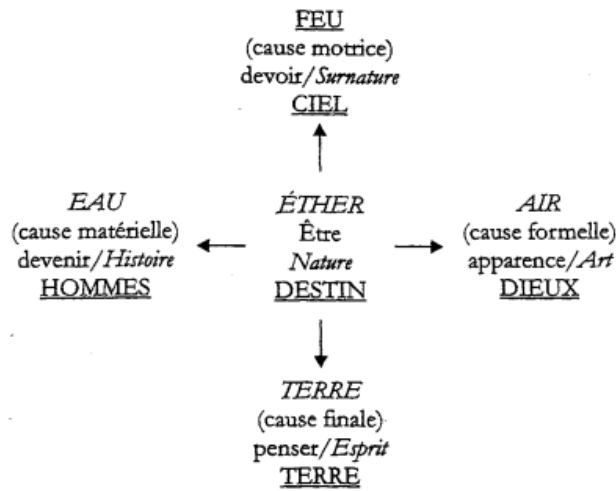


(Jean-François Mattéi, ibidem, page 198)

Et enfin :

« Il est alors tentant, et sans doute légitime pour aller jusqu'au bout des analogies heideggériennes, de reconstituer la figure des Quatre qui met en évidence, avec le sistema de la Terre et du Ciel, ce que Hölderlin appelait « l'entente radieuse avec tout ce qui est », en intégrant à ce diagramme les quatre éléments d'Empédocle et les quatre causes d'Aristote. Dans le témoignage cité plus haut, Gadamer semble avoir soupçonné de telles analogies entre la Terre et le Ciel et les concepts de Matière et de Forme. Il serait plus juste de voir la cause formelle d'Aristote associée au rayon de présence des dieux, et la cause matérielle à la réceptivité des*

hommes. Quant à Ciel et Terre, s'ils ont des correspondants métaphysiques, il s'agit des concepts de cause motrice (le mouvement du ciel) et de cause finale (le repos de la terre), comme je l'indiquais dans le premier chapitre à propos d'Aristote. »



(Jean-François Mattéi, ibidem, pages 200-201)

Précisons, pour terminer, le propos de Heidegger sur le « Qui pur a surgi » de Hölderlin :

« Sur la voie d'une telle analyse, nous pouvons nous procurer une ébauche pour la structure essentielle de ce que Hölderlin nomme « ce qui p u r a surgi », et où l'Être des demi-dieux se trouve consigné. C'est bien cet Être que pense la poésie intitulée *Le Rhin* Mais il est « énigme », ce qui a purement surgi. Ainsi, nous arrivons à ce qui a purement surgi, entendu comme secret. Cependant, le caractère secret de ce qui a purement surgi n'est pas, au fond, quelque chose de second; le côté secret fait partie de l'essence intime de ce qui a purement surgi. C'est pourquoi, avec l'ébauche qui vient d'être dessinée, nous n'arriverons pas, et ne pourrons jamais arriver à deviner ni à expliquer cet Être; avant tout, nous ne pourrons pas vouloir le faire, même si nous avons une entente de cet Être. »

(Heidegger, « Les hymnes de Hölderlin : Germanie et le Rhin », page 226)

Martine : je t'avoue que je m'y perds avec toutes ces croix...

Denis : Mattéi part d'un schéma en croix unique dans l'œuvre de Heidegger pour échafauder, sur base d'interprétations des textes aussi bien de Heidegger que de Hölderlin, une filiation entre le Quadriparti et Hölderlin...

Martine : sauf que...

Denis : sauf que dans la conférence « La chose » où Heidegger nous propose son idée du Quadriparti, Hölderlin n'est pas cité une seule fois ; j'en conclus que la démonstration de Mattéi est fort hasardeuse...

Martine : aurait-il lu le texte de Deleuze sur Heidegger et la pataphysique...

Denis : je l'ignore mais ce qui est certain, en revanche, c'est que le Quadriparti, comme « illustration » du jeu du monde fonctionne comme une roue, un « anneau » nous dit même Heidegger. Voici le texte découpé en plusieurs tranches pour faciliter la lecture : la première instaure la « transpropriation », la deuxième en instaure l'unité et la troisième tranche nous présente le Quadriparti dans sa « structure » d'anneau.

« La réflexion qui libère en liant est le jeu qui confie chacun des Quatre aux autres, à partir de la transpropriation qui les tient dans son pli. Aucun des Quatre n'étreint avec force ce qu'il a en particulier et à part des autres. Chacun des Quatre, au contraire, à l'intérieur de leur transpropriation, est exproprié vers quelque chose qui lui est propre. Cette transpropriation expropriante est le jeu de miroir du Quadriparti. C'est à partir d'elle que la simplicité des Quatre est unie par la confiance. Ce jeu qui fait paraître, le jeu de miroir de la simplicité de la terre et du ciel, des divins et des mortels, nous le nommons « le monde ». Le monde est en tant qu'il joue ce jeu. Ceci veut dire : le jeu du monde ne peut être, ni expliqué par quelque chose d'autre, ni appréhendé dans son fond à partir de quelque chose d'autre. Cette impossibilité ne tient pas à l'incapacité de notre pensée humaine pour une telle explication ou fondation. Au contraire ce qu'on ne peut, dans le jeu du monde, expliquer ni fonder réside en ceci que causes, fondements et choses de ce genre demeurent inadéquats au jeu du monde. Aussitôt qu'ici la connaissance humaine réclame une explication, loin de s'élever au-dessus de l'être du monde, elle tombe au-dessous de lui. La volonté humaine d'expliquer ne pénètre aucunement dans le Simple de la simplicité du jeu du monde. Les Quatre, unis entre eux, sont étouffés dans leur être, dès qu'on les représente comme des morceaux épars de réalité, qu'il faut fonder les uns sur les autres et expliquer les uns par les autres. »

(Heidegger, « La chose, in « Essais et conférences », pages 213-214)

« L'unité du Quadriparti est la Quadrature (die Vierung). Mais la Quadrature ne s'opère nullement de telle sorte qu'elle enveloppe les Quatre et que, les enveloppant, elle vienne seulement s'ajouter à eux après coup. Tout aussi peu la Quadrature est-elle achevée, lorsque les Quatre, une fois là et présents, se tiennent simplement les uns près des autres. »

(Heidegger, ibidem, pages 214-215)

« La Quadrature est (west), en tant qu'elle: est le jeu de miroir qui fait paraître, le jeu de ceux qui sont confiés les uns aux autres dans la simplicité. L'être de la Quadrature est le jeu du monde. Le jeu de miroir du monde est la ronde du faire-paraître (der Reigen des Ereignens). C'est pourquoi la ronde ne commence pas par entourer les Quatre comme un anneau. La ronde est l'Anneau (Ring) qui s'enroule sur lui-même, alors qu'il joue le jeu des reflets. Faisant paraître, il

éclaire les Quatre à la lumière de leur simplicité. Faisant resplendir, l'Anneau partout et ouvertement transproprie les Quatre et les ramène à l'énigme de leur être. L'être rassemblé du jeu du monde, du jeu de miroir qui s'enroule ainsi, est le Tour encerclant (das Gering). Dans le Tour encerclant de l'Anneau qui joue et reflète, les Quatre s'enlacent à leur être, qui est un et pourtant propre à chacun d'eux. Ainsi flexibles, se pliant au jeu de miroir, ils assemblent le monde. Flexible, malléable, souple, docile, facile, se disent dans notre vieil allemand ring et gering. Le jeu de miroir du monde en train de se faire, ce jeu qui est le Tour encerclant de l'Anneau, libère, par son encercllement les Quatre unis, les conduisant vers ce qu'ils ont en propre de docile, vers ce qu'il y a de souple en leur être. A partir du jeu de miroir du Tour encerclant du Souple, le rassemblement propre à la chose se produit. »

(Heidegger, ibidem, page 215)

Martine : et il t'en a fallu des pages pour montrer cela : tu ne pouvais pas faire plus court ?

Denis : j'aurais pu en effet mais parfois il faut se donner le temps d'argumenter : ces espèces de recouvrement analogiques, ce n'est finalement pas très convaincant et le danger est principalement, en cherchant à rationaliser / modéliser la pensée de Heidegger, de passer à côté de ce qu'elle a d'essentiel. Je ne mets pas en cause l'influence décisive de Hölderlin et tant d'autres mais ce qui fait l'originalité de Heidegger, ce point est essentiel, c'est son refus de se plier aux schémas de la rationalité, qu'ils soient cartésien, kantien ou autre.

Martine : je ne peux pas te donner tort...

Denis : je te propose, pour terminer, de relire le texte « Trinitaire » qui fait partie de « Chemins de campagne. En hommage à Martin Heidegger » puisque les trois sont institués comme tels dans « Le chemin de campagne », le monde y désignant l'unité du ciel et de la terre.

LE TRINITAIRE

« Avec le dernier coup le silence s'approfondit encore. Il s'étend jusqu'à ceux qui ont été sacrifiés prématurément dans deux guerres mondiales. Le Simple est devenu encore plus simple. Ce qui est toujours le Même dépayse et libère. L'appel du chemin de campagne est maintenant tout à fait distinct. Est-ce l'âme qui parle? Est-ce le monde? Est-ce Dieu? »

(Martin Heidegger, ibidem)

Des cloches le dernier coup enferme le soir tombé
Dans un profond silence et apporte au labeur
Sa juste récompense, un repos bien gardé
Par le chemin de veille qui en oublie les heures.

De qui nous vient l'appel que distingue le chemin :
De l'âme, du monde ou dieu, si ce n'est pas des trois ?
En d'autres mots, le Même, le Simple et le Serein
Qui ne sont qu'un de tous et de chaque autre Soi.

C'est du Même et de l'Autre, cette étrange parenté,
Qu'un étant trinitaire parvient à se fonder ;
N'y-a-t-il qu'un seul dieu de trois visages formé
Ou n'ont-ils en partage que cette même déité ?

Le divin n'est pas nom mais plutôt qualité :
Dire « dieu » n'est pas nommer l'étant auquel on pense
Car c'est d'un simple mot qui puisse le qualifier,
En dire la déité, que « dieu » prend tout son sens.

Dire « dieu » nomme une essence qui n'est qu'un présumé
De par quoi se distingue l'être ainsi désigné ;
Rien ne nous est connu : que veut dire « déité » ?
Hormis ce qu'on suppose, quelle est sa vérité ?

Il n'est pas un même dieu par trois figures porté :

La Trinité des Pères est un retour manqué,

Déception des premiers chrétiens désabusés :

Le messianisme est un ... report sine die !

C'est un Quadriparti qui de l'homme est demeure :

Entre terre et le ciel, accompagné des dieux,

L'humain est un étant qui, si on nous dit qu'il meurt,

Savoure l'éternité dont moindre instant est lieu.

De l'âme, du monde et dieu, il sait la parenté,

L'Esprit qui les rassemble et dont il est berger :

Ils forment une Trinité, la Sagesse amusée

De l'Eternel Retour d'un Etre inachevé.

Ce qui toujours revient n'est pas fatalité,

Une horloge remontée qui nous dit la même heure :

Il n'est de revenir que cette éternité

Qui brise en chaque instant ce qu'il a de tiédeur.

Le temps n'est que mesure de tout instant passé

Qu'éternel cependant il ne peut empêcher.

Ce qui semble retour d'un vivre est persister

Dans le temps qui s'écoule et tout veut effacer.

L'âme

Je suis la profondeur, un Être souterrain
Qu'un regard intérieur est seul à observer,
Une pensée pénétrante qui s'empare du lointain
Et met au voisinage de la proximité.
On me dit incertaine, le néant du pour-soi,
Celui qui n'est qu'été par son être emprunté,
Négatif de l'étant revers de l'être-en-soi,
Un murmure sur le monde, une passion avortée.

On me connaît si mal qu'on dit n'importe quoi :
Qui se soucie de moi et cherche ma vérité
Se doit fermer les yeux et méditer sur Soi
Car c'est dans la patience qu'il saura me trouver.

On me dit imposture, un être imaginé,
La rançon de la foi en un dieu périmé,
Ne sachant dans un corps pourvoir à m'y loger :
Me faut-il des entrailles où je puisse m'ajouter ?

N'ayant pas de ces choses l'épais et la dureté,
Je n'en suis que le souffle, un vivre murmuré ;
Si je suis un mortel par le temps balayé,

La vie n'est que pourtant fragments d'éternité.

Le monde

Je suis le mal conçu de ce qui fut créé,
Nœud de contradictions et de tous genres mêlés,
Le grand inattendu des penseurs inquiétés,
L'étant sur qui sans cesse un Savoir est jeté.

« Nous ne sommes pas au monde » a dit un éclairé :
« La vraie vie est absente » par d'humains délaissée ;
On cherche à me connaître et à m'instrumenter :
Je ne suis que moyen d'un vouloir sans pitié.

Je sais de la nature qu'elle n'est considérée
Qu'au regard des besoins d'un homme insatisfait ;
Du chant de l'alouette n'entend la mélodie
Qu'un chemin de campagne à son Etre accordé.

M'a-t-on vraiment compris ou trop peu caressé
D'un Savoir effleurant ce qu'il se veut donner,
Qui entre en mes fissures, craint de s'y égarer,
S'en échappe aussitôt et ne sait les penser.
Je demeure inconnu, un étant suggéré,
En proie aux théories de la savante fierté

Interdisant du monde qu'y soit un impensé,
Indicible figure qu'on n'en peut supporter.

Dieu

Je ne retiens des hommes qu'un vouloir aliéné
Aux représentations dont il se satisfait :
C'est pourtant peu de chose dont il se croit lesté,
Si bien que de lui-même il pourrait s'éloigner.

Leur détresse serait-elle de m'avoir délaissé :
De quoi la mort de dieu les a-t-elle libérés ?
Je n'étais certes pas l'image qu'ils ont brisée
Mais qu'il s'en puisse une autre ne fut jamais pensé.

Jugeant la moraline que l'on m'avait prêtée
Impropre au genre humain, je fus abandonné,
Ainsi que cette eau sale où je n'ai pas trempé :
À moisir dans ce bain je n'étais destiné !
Je n'ai pas de la sorte aux humains désœuvrés
Assuré qu'il convient de morale s'habiller ;
Il n'est de juste droit aux essences dédié
Que celui qui libère ce qui fut enchainé.

Or libre de quoi faire, faut-il se demander :

Œuvrer à ce qui vaut et est approprié

Au devenir de Soi dans la Sérénité

D'un chemin de campagne qu'on se doit méditer.

L'âme

Ce n'est pas surface que cette route est pavée

Mais de la terre profonde d'un Etre enraciné

Qui nous confie en propre d'en être les bergers,

Le protéger du mors des passions déchainées.

La fougue devient délire d'un vouloir détourné

Qui oublie dans l'ivresse le joug de l'exister :

Le jour n'est que rançon de notre absurdité ;

Il n'est rien du semblant que l'on peut désirer.

Ce n'est pas qu'une erreur d'ainsi se comporter

Mais la funeste errance d'un pouvoir ignoré

Quand de l'Esprit s'éloignent nos façons de penser ;

Pessimisme enchanteur d'une Raison déchirée !

Il n'est pas dans les plis d'un absurde assumé

Quelque motif caché d'une ascèse pratiquer,

D'un refus de sourire à ce qui est donné :

Toute laideur est le masque d'une infinie beauté !

Que l'âme est assertive m'est souvent reproché :
Une Raison nécessaire doit-elle juger des faits ?
De la cause et l'effet, lequel vient en premier ?
Qu'y importe la Raison : c'est ne faire qu'en parler.

Le monde

Le monde n'en dit pas moins à qui sait l'écouter :
On n'en voit que la peau, pas l'intériorité.
Je ne serais que plan d'un tout manifesté,
Dépouillé des entrailles qui sont ma vérité.

Je suis le labyrinthe d'un grand trésor caché :
Il faut, pour s'en saisir, profondément creuser ;
De tout ce qui existe nul ne peut l'ignorer
Si jamais du Natal il ne s'est éloigné.

Le monde est sans histoire, un planétarisé ;
Les langues et les cultures, en standards codifiés,
Ne sont que l'industrie d'un humain dépassé :
Les hommes sont un hier, au Savoir succombés.

Est-il un autre monde qu'on puisse imaginer
Et qui rende aux humains leur pouvoir d'exister ?
Si dieu en doute encore qui saura l'espérer

Et restaurer du monde ce qu'il a de Sacré ?

« Le chemin de campagne » peut, seul, nous y mener

Car il connaît le monde et ce qui l'a fondé ;

Se glissant jusqu'à l'Être, il dévoile son caché,

En rapporte la Parole en des mots impensés.

Dieu

Je n'attends des humains qu'un peu de volonté

De sorte que leur ultime soit enfin oublié :

Zarathoustra, le Sage, n'a pu que s'effondrer

Quand les hommes ont choisi d'en être les derniers.

Se peut-il d'un retour que dieu s'est vu douter

Ainsi que dit le monde en son Être oublié ?

Un Être de Sagesse et de Sérénité

N'a que faire de ces doutes d'un étant résigné.

Si « Je suis » est mon nom qui, à l'Être associé,

Récuse tous les néants d'un monde inachevé

Ne pouvant pas se perdre en son obscurité

Et, du bord de l'abîme, hors le sans-fond chuter.

Dans le retour du Même est une éternité

Qui, d'une telle imposture, sait l'étant préservé ;

Et si tout redevient il n'est pas temps compté

Qui, fixant la mesure, permet d'en présumer.

Les hommes n'ont plus d'espoir : m'auraient-ils oublié,

Oublié qui naguère, voulant me témoigner,

Par des gens de paraître fut un soir crucifié

Car dieu ne paraît pas : il est un révélé !

Martine : au fil de ces conversations nous nous sommes laissé emporter par des textes sublimes et profonds, qu'ils soient de Nietzsche, de Hölderlin, de Rimbaud ou de Heidegger. Ce fut une expérience inédite et combien gratifiante de mener ce parcours en le ponctuant de ballades et de propos amoureux : c'est cela, je pense, apporter de la légèreté à la philosophie, ne pas succomber à l'esprit de sérieux.

Denis : c'est vrai qu'on a réalisé un parcours inédit, poético-philosophique et léger cependant : on a donné de l'air à la pensée. C'est réconfortant et c'est prometteur d'une possible pensée à venir.

Martine : on continuera ?

Denis : je pense que ceci n'est qu'un début, une mise en route : tant de choses sont encore à venir...

Martine : pourvu qu'il en soit ainsi ! Nos cœurs sont débordants, bien plus que nos pensées : si on doit se haïr avant de pouvoir s'aimer, on doit beaucoup s'aimer avant de pouvoir aimer le monde... Que fait-on à présent ?

Denis : il nous reste des myrtilles ?

Martine : peut-être...

Denis : alors...rideau !